



Amal Donqol

Spartacus crucifié

En 1940, dans un modeste village de la région de Qana, en Haute-Egypte, un homme prépare le difficile examen d'Al Azhar, la *'alimia*. Il vient d'avoir un nouveau né, il l'appelle Amal, espoir, pour conjurer le sort sceptique de ce provincial tenté par l'université prestigieuse. Cet improbable candidat réussit l'examen. Il deviendra le premier homme de ce village à porter le titre de cheikh d'Al-Azhar. Son fils, Amal, lui, exercera une autre vocation, peut-être aussi improbable pour l'enfant de ce village écrasé de soleil et d'éloignement : il sera poète.

Orphelin à dix ans, interrompant ses études après le lycée pour subvenir aux besoins de sa famille, Amal Donqol commence à publier des poèmes en 1957, avant de « monter » au Caire, cette dévoreuse de talents et d'ambitions, où il reprend des études d'histoire, très vite interrompues.

En 1962, il obtient un prix de poésie du Haut Conseil des Lettres et des Arts. Double paradoxe, un des premiers de cette vie qui en est tissée : ce poète du vers libre par excellence se fait connaître et consacrer par un poème classique ; et cette première et rapide consécration ne l'empêche pas de se murer dans le silence après 1963 pour quatre ans durant lesquels il cesse d'écrire la poésie, comme si ce début prometteur lui avait fait peur, le poussant à réinterroger les prémisses de sa vocation. Il devient gendarme, travaille à Alexandrie puis aux douanes de Port-Saïd avant de revenir au Caire en 1968. L'année suivante, il publie à Beyrouth son premier recueil, *Pleurer dans les bras de Cassandra*, où son art est déjà mûr, annonçant les envolées douloureuses et lyriques qui suivront. Il multipliera

ensuite les poèmes qui sont autant de manifestes politiques et de prises de positions, déclamés en quelque sorte sur l'espace publique à brûle pourpoint, ce qui bien sûr en fait des actes politiques autant que des pièces poétiques ciselées sous des dehors de pierre brute. *Le Gâteau de pierre*, poème s'inspirant des manifestations estudiantines de l'année 1972 provoque l'interdiction de la revue *Sanabel*, qui l'avait publié. En 1976, *l'Assassinat de Caïn*, poème sur les premiers accords égypto-israéliens, se diffuse comme une traînée de poudre dans un monde arabe alors prêt à l'embrasement.

Ce croisement continu entre l'esthétique et le politique se mêle à un autre registre, plus secret et tout aussi essentiel, et qui lui sera fatal. Amal Donqol semble recueillir sur son corps de thaumaturge désespéré, les failles politiques et sociales dans son pays éparpillés par le capitalisme sauvage et les effets néfastes des pétrodollars.

En 1982, il est hospitalisé dans le service de cancérologie du Caire. Sa chambre numéro 8 voit passer journalistes et cinéastes, admirateurs et militants. Il y écrit sa dernière pièce, *l'Homme du sud*, avant de succomber au mal qui le ronge en mai 1983, à quarante-trois ans.

L'œuvre qu'il laisse derrière lui porte l'ambiguïté créative et douloureuse de son engagement : ses poèmes ne sont jamais des créations lyriques détachées et cristallines. Ils semblent porter en eux la saleté et la confusion sceau de son époque que toute sa génération a vécue. Il s'insurge contre déchéance, le passage de l'idéalisme certes frugal mais tendu de Nasser à l'implosion libérale, tout azimut, sous Sadate. Implosion des engagements politiques et de la situation économique, du tissu urbain. Implosion de la langue elle-même, qui d'une position esthétique et normative (qu'on se rappelle les discours de Nasser, la *Voix du Caire*, l'émergence puissante d'une langue arabe comme libérée des gangues qui l'enserraient encore), devient une simple machine à transcrire l'hybridation de *l'Infifah libéral*. Les poèmes de Donqol sont ainsi traversés de morceaux de dialogues qui semblent parfois tout droit sortis de mauvais feuilletons, de réclames publicitaires, de tous ces segments discursifs qui brouilleront l'urbanité des villes de la région. Néanmoins, par le même mouvement qui le porte à prendre à bras-le-corps son époque, Amal Donqol, souvent par la force, souvent contre une sorte d'inertie réfractaire, enracine sa poésie dans le patrimoine littéraire et mythique. Il fait appel aux aèdes du passé arabe et aux auspices pharaoniques et bibliques, il les fait parler comme des chômeurs et des prisonniers, comme des matelots et des tueurs, il demande aux figures antiques amoindries en figurines de cires pour touristes et musées, de redevenir des corps impatients et colériques, comme il le fut jusque dans cette maladie dont il s'est drapée pour mieux accuser ceux qui ont fait des slogans publicitaires des rêves ayant bercé la jeunesse de sa génération.

Donqol est à relire comme une accusation et comme un cri.

Les dernières paroles de Spartacus ¹

Première stance :

Gloire au démon... idole des vents
 Qui a dit non à la face de ceux qui ont dit oui
 Qui a appris à l'homme à déchirer le néant
 Qui a dit non... et qui n'est pas trépassé
 Et qui est resté une âme éternellement tourmentée !

Deuxième stance :

Je suis suspendu aux potences du matin
 Et mon front – de mort – est courbé
 Car je ne l'ai pas courbé ... vivant
 Ô mes frères qui traversez l'arène prostrés
 Abaissés à la fin du soir
 Dans l'avenue d'Alexandre le Grand
 N'ayez pas honte ... levez vos yeux vers moi
 Car vous êtes suspendus à mes côtés ... sur les potences de César.
 Levez vos yeux vers moi
 Car peut-être ... si vos yeux rencontrent la mort dans les miens :
 Le néant sourira en moi ...
 car vous avez levé vos têtes ... une fois !
 Sisyphe ne porte plus sur ses épaules la roche
 La portent ceux qui naissent dans les tanières des esclaves.
 La mer ... comme le désert ... n'étanche pas la soif
 Car qui dit non ne s'abreuve que de larmes !

¹ Poème de Amal Donqol traduit par Omar Saghi.

Levez vos yeux vers le révolté pendu
 Car vous finirez comme lui ... demain.
 Et embrassez vos épouses ... ici ... dans l'épreuve du chemin
 Car vous finirez ici même ... demain.
 Car la prosternation est amère
 Et l'araignée sur la nuque des hommes tisse la ruine
 Alors embrassez vos épouses ... j'ai laissé ma femme sans adieu
 Et si vous voyez mon enfant
 Que j'ai quitté sur ses bras sans protection
 Alors apprenez-lui la prosternation
 Apprenez-lui la prosternation
 Dieu. Il n'a pas pardonné la faute du démon quand il a dit non
 Les dociles sont bons ...
 Ce sont eux qui héritent la terre à la fin des temps
 Car ils ne seront pas pendus
 Apprenez-lui la prostration
 Et il n'y a pas d'échappatoire.
 Ne rêvez pas d'un monde heureux
 Car derrière chaque César qui meurt : un nouveau César
 Et derrière chaque révolté qui meurt : d'inutiles peines ...
 Et une larme vaine

Troisième stance :

Ô grand César : j'ai péché ... j'en conviens
 Laisse-moi – sur ma potence – baiser ta main
 Me voici embrassant la corde qui autour de mon cou s'enroule

Car elle est ta main, et elle est ta gloire qui nous impose ta célébration

Laisse moi faire pénitence de mon infraction

Je t'offre – après ma mort – mon crâne

Que tu en façannes une coupe pour ta forte boisson.

Car j'ai fait ce que j'ai voulu

Si un jour ils t'interrogent sur mon sang martyr

Sur l'existence que tu m'as offerte puis retirée

Alors dis-leur : il est mort ... sans rancœur

Et cette coupe – dont les os étaient son crâne –

Est l'attestation de son pardon.

Ô mon assassin : je t'ai pardonné.

A l'instant où tu t'es débarrassé de moi :

Je me suis débarrassé de toi

Mais je te conseille si tu veux pendre tout le monde

Que tu gracies les arbres

Ne coupe pas les racines pour les ériger potences

Ne coupe pas les racines

Car peut-être le printemps viendra-t-il

« Et l'année est année de famine »

Alors tu ne sentiras pas dans les branchages l'odeur des fruits

Et peut-être dans notre pays passera-t-il l'été dangereux

Et tu traverseras le désert – à la recherche de l'ombre

Ne voyant que la désolation et le sable, la désolation et le sable

Et la soif brûlante dans les côtes

Ô seigneur des empreintes blanches dans les ténèbres ...

Ô César de givre

Quatrième stance :

Mes frères qui traversez l'arène prostrée

Courbés à la fin du soir

Ne rêvez pas d'un monde heureux ...

Car derrière chaque César qui meurt : un nouveau César.

Et si vous voyez sur la route Hannibal

Dites-lui que je l'ai attendu longtemps

Aux portes de Rome mobilisée

Et les sénateurs de Rome ont attendu – sous l'Arc de triomphe –

Le vainqueur des héros

Et les femmes de Rome à la beauté tapageuse

Ont attendu l'arrivée des soldats ...

Aux têtes atlasiques drues

Mais les guerriers guerroyants d'Hannibal ne sont pas venus

Dites-lui que je l'ai attendu ... attendu ...

Mais il n'est pas venu !

Et que je l'ai attendu

Jusqu'à ce que je termine dans les cordes de la mort

Et dans le lointain : Carthage en feu se consume

Carthage était la conscience du soleil :

Elle a appris le sens de l'agenouillement

Et l'araignée sur la nuque des hommes

Les mots étouffent

Ô mes frères : Carthage la vierge brûle

Alors embrassez vos femmes,

J'ai quitté ma femme sans adieu
Et si vous voyez mon enfant
Que j'ai laissé sur ses bras ... sans protection
Alors apprenez-lui la prosternation
Apprenez-lui la prosternation
Apprenez-lui ...